

## L'héritage reçu et celui à transmettre

Élaine Larochelle

Number 110, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19769ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Larochelle, É. (2008). L'héritage reçu et celui à transmettre. *Nuit blanche*, (110), 74–76.



Par  
Éleine Larochelle\*

### Fille de Simone

Je suis fille de Simone. Tellement fille de Simone que pour moi, depuis toujours, l'égalité et l'indépendance entre les hommes et les femmes allaient de soi. Elles étaient acquises, acquises pour moi, en moi, parce que vécues dans ma famille et dans mon entourage. Jamais je n'ai senti que mes aspirations étaient limitées ou même affectées du fait que j'étais femme. J'ai grandi et me suis définie comme un être humain libre, devenant ce que je voulais être par mes projets. Des projets j'en ai eus et j'en ai réalisés, parmi lesquels on retrouve de nombreux voyages et des études doctorales à l'étranger. À travers tous ces projets qui ont défini et orienté mes années de jeune adulte s'inscrivait, au loin, celui d'avoir un enfant.

Je dois préciser que ce n'était pas le projet de rencontrer l'homme de ma vie et de fonder avec lui une famille (ce qui aurait impliqué que j'avais intégré l'idée traditionnelle selon laquelle la vocation de la femme est l'amour et la famille). Mon projet de vivre l'expérience de la maternité était personnel, individuel : je voulais porter un enfant, mettre au monde un enfant, élever un enfant. La question du père était secondaire, presque accessoire. J'étais bel et bien fille de Simone. Je concevais qu'une femme puisse vouloir ou ne pas vouloir d'enfant, avoir ou ne pas avoir d'enfant. Moi, j'en désirais un. Je ne le désirais pas comme une femme qui a besoin d'un homme, pas comme une femme qui se réalise en fondant et en maintenant une famille, mais comme un individu qui, se trouvant doté d'organes reproducteurs féminins, pouvait se donner le projet de la maternité sans la collaboration ou l'accord de qui que ce soit. Tout se passe jusqu'ici comme si j'avais intégré les idées de liberté et d'indépendance de Simone, sans son dégoût et son rejet de la maternité.

### Désaccord : de l'asservissement à l'espèce à l'expérience privilégiée

Les propos de Simone de Beauvoir, lorsqu'elle traite de la constitution biologique de la femme, en particulier en ce que cette constitution la destine à la grossesse et à la maternité, sont catégoriques. De par sa constitution, la femme est *asservie à l'espèce* : depuis la puberté jusqu'à la ménopause, elle *subit* sa féminité à travers les cycles menstruels, les variations hormonales, les grossesses et les accouchements<sup>1</sup>. Sa féminité, au sens biologique (seul reconnu par Simone), entrave sa liberté (donc son humanité). Aussi la ménopause apparaît-elle à Beauvoir comme une libération, une seconde naissance<sup>2</sup>. Ici le « féminisme » de Beauvoir prend à mes yeux la forme d'un « anti-féminisme », car il est assez explicite dans ses propos que la femme se libère en renonçant précisément à ce qui la caractérise de la façon la plus évidente, incontestable et universelle : la possibilité d'enfanter. La femme se libère en s'assurant la stérilité et, si possible (et c'est possible aujourd'hui), en abolissant en elle les cycles que lui impose la nature. La liberté féminine, selon Beauvoir, est négation de la nature.

À cet égard, aussi bien ma réflexion que mon expérience m'amènent à conclure que Beauvoir a fait fausse route. Pour moi, une véritable valorisation de la femme consiste à accorder davantage d'importance à ce qu'elle a de particulier, à ce qui lui est propre, donc à valoriser la maternité et le rapport privilégié à la vie qu'elle permet de connaître. Certes il y a l'aspect biologique (et donc animal) qui répugne tant à Simone, mais vécu par une femme, cet aspect est humanisé et me semble une façon, sinon unique, du moins privilégiée, de comprendre des facettes fondamentales de notre humanité, notamment l'attachement, l'amour, la capacité d'aimer un autre plus que soi, la possibilité de se sacrifier pour autrui, la quête amoureuse. Car il me semble n'avoir compris la véritable origine et l'ultime but de la quête amoureuse que par la maternité. Aussi, à mon sens, le féminisme devrait encourager la verbalisation, la communication et la compréhension de ces *révélations* sur la condition humaine qui viennent par la maternité.



Photo : A.-M. Guérineau

# L'héritage reçu celui à transmettre

La grande majorité des livres traitant de la condition humaine sont écrits par des hommes. Ce point de vue est essentiel, mais il est partiel. Je crois qu'il faut l'autre point de vue, celui des femmes, et pas seulement des femmes qui s'intéressent aux mêmes sujets que les hommes, qui vivent et travaillent désormais comme eux, mais des femmes qui ont accès à ce qui n'est accessible qu'à la femme et sans quoi le reste ne serait pas : la transmission de la vie et les sentiments et idées qu'elle fait naître.

Un véritable féminisme, à mon sens, valoriserait la maternité, en tant qu'expérience humaine fondamentale et fondatrice, en tant qu'apport inestimable à la société, en tant qu'un choix légitime qui engage de façon irréversible. Car se valoriser, s'accomplir, s'épanouir, par la transcendance, par ce qui nous projette dans le monde extérieur (politique, droit, économie, science, etc.), c'est se valoriser à la façon des hommes. Que cela soit maintenant reconnu comme une aspiration, non pas simplement masculine, mais générale, voire universelle, et que cela soit désormais accessible aux femmes, qu'elles y soient appelées par l'éducation qu'elles reçoivent et par les besoins de la société ; tout cela constitue un bien. Les femmes y trouvent une source d'épanouissement. Mais il me semble que la véritable liberté implique un choix entre cette vie extérieure et une vie tournée, pendant quelques années, vers l'intérieur, c'est-à-dire

vers la famille et les enfants. La véritable liberté implique donc la possibilité, l'acceptation et la valorisation, de la mise en veilleuse de la carrière au profit de la maternité et de la famille. Il me semble qu'à cet égard, beaucoup de féministes manquent de solidarité féminine ; elles voudraient que leur choix soit celui de toutes. Beauvoir a dit et répété qu'un projet authentique doit viser le bien, le bonheur et la liberté des humains<sup>3</sup>. Or le bien, le bonheur et la liberté peuvent être cherchés et trouvés dans la maternité et la vie de famille. Nier cela, refuser la légitimité morale à cette option, c'est limiter la liberté des femmes.

## Les acquis inestimables

Qu'on ne se méprenne pas : loin de moi le souhait d'un retour en arrière ! Je ne voudrais pour rien au monde que ma fille vive dans l'univers qu'ont connu mes grands-mères. Un univers où il n'y avait, pour une femme, pas de salut en dehors du mariage et de la vie religieuse. Un univers où la maternité était imposée et où toute faiblesse de la chair, avant ou à l'extérieur du mariage, stigmatisait une femme pour la vie. Grâce aux féministes, on a libéré la femme d'une conception du mérite et de l'honneur qui faisait reposer toute sa valeur sur la virginité, la chasteté et la fidélité, donc sur son rapport à l'homme et à la sexualité. La femme a désormais droit au désir, et à l'erreur et l'errance qui l'accompagnent parfois. Les filles ne sont pas condamnées au mariage dès leur puberté. Au contraire, on les oriente vers des horizons qui ont, pour la jeunesse, beaucoup plus de pertinence : les études, les voyages, le travail. Lorsqu'elles choisissent la vie à deux et la maternité, c'est véritablement un choix et c'est après avoir acquis une formation qui leur garantit une indépendance financière, après avoir acquis une certaine expérience de la vie et une connaissance des diverses possibilités qu'elle offre, une expérience de l'amour et de ses difficultés. En tout cas, cela est désormais possible et me semble souhaitable.

Le marché du travail est ouvert aux femmes. Certaines s'épanouissent par la carrière, d'autres aspirent à la maternité. Ces dernières devraient rencontrer plus de souplesse lorsqu'il s'agit de concilier le travail et la famille, et plus de sympathie lorsqu'elles choisissent de mettre en veilleuse le travail pour se consacrer à la famille. [...]

Par ailleurs, il me semble que l'aspiration à la maternité, qui ne se fait souvent sentir qu'après vingt-cinq ans, devrait être néanmoins prise en compte dans l'éducation de l'adolescente, et précédée ou préparée

par certaines précautions. Car ici on se heurte souvent aux limites de la liberté.

### Les limites de la liberté

« J'aurai passé la moitié de ma vie sexuelle active à tout faire pour éviter une grossesse, et l'autre moitié à la désirer sans l'obtenir » : c'est l'aveu que m'ont fait quelques amies autour de l'âge de trente-cinq ans. Cela constitue le drame de plusieurs « filles de Simone », qui n'ont pas pensé à la maternité avant que l'horloge biologique se fasse entendre, et qui, lorsqu'elles ont souhaité devenir mères, se sont heurtées à leur infertilité. Cette dernière peut avoir plusieurs causes, bien sûr. L'âge en est une. On ne peut pas ignorer la nature, sous prétexte de liberté, pendant vingt ans, et s'attendre à ce qu'elle réponde immédiatement lorsque notre volonté l'interpelle soudain. Parmi les causes de l'infertilité figurent aussi les MTS. [...]

Si je ne veux pas que l'on recommence à éduquer les jeunes filles au culte de la virginité et à l'idée que la sexualité doit viser la seule procréation, il me semble néanmoins souhaitable de leur apprendre à préparer une éventuelle maternité en protégeant le corps et les organes qui la rendent possible. Il me semble nécessaire de leur apprendre à penser au-delà de l'impression immédiate de liberté, pour envisager l'avenir et les possibilités qu'on veut lui préserver. Et si cela est vrai pour le corps, ce l'est aussi pour le cœur : je crois qu'il faut préparer nos enfants à aimer. Et cela non pas parce que le mariage doit être sans retour (idée obscène selon Beauvoir<sup>4</sup>), mais simplement parce qu'en les préparant à aimer, on les prépare au bonheur.

### Les revers de l'indépendance

En effet, il ne suffit pas d'amener nos enfants à la liberté, à l'autonomie et à l'indépendance ; il faut aussi leur apprendre l'engagement et la responsabilité. Or si ces deux termes ont des résonances existentialistes, il me semble qu'une liberté qui, comme la définissent Sartre et Beauvoir, ne fait que se vouloir elle-même, que s'affirmer elle-même, est inconciliable avec l'engagement parental et la responsabilité qu'il implique. En témoignent les trop nombreuses séparations et reconstitutions des couples de la génération des « enfants » de Simone. S'engager dans un couple et concevoir un enfant tout en se pensant et se voulant libre et indépendant, c'est vouer le couple et la famille à l'éclatement. [...]

L'indépendance dont j'ai parlé jusqu'ici concerne l'attitude des conjoints l'un par rapport à l'autre, mais

la proclamation universelle de l'indépendance des individus modifie aussi l'attitude des proches (parents et amis) des conjoints. Ce qui entraîne un autre revers à l'indépendance, un revers qui joue aussi un rôle dans l'éclatement endémique des familles. Je nommerais ce revers « la démission de l'entourage ». Entourage qui, ne voulant pas se mêler des affaires des autres, refuse de se mêler du bien des êtres aimés. [...]

### Conclusion

En somme, l'idée que l'individu s'accomplit par la souveraineté absolue m'apparaît illusoire et dangereuse en ce sens qu'elle engage l'individu qui y adhère dans une voie qui l'éloigne de la possibilité d'une expérience privilégiée des rapports humains qui promettent le plus de bonheur. Aussi, s'il est impératif d'affirmer que les acquis auxquels ont mené la pensée et l'œuvre de Simone de Beauvoir sont inestimables pour les femmes, et qu'ils doivent être protégés, il n'en reste pas moins que l'armature philosophique ou ontologique qui porte cette œuvre voue à l'échec la vie familiale et donc appauvrit, à mon avis, la vie humaine en général, et la vie des enfants en particulier. Ce n'est donc pas simplement la conception beauvoirienne de la maternité qui est à revoir ; c'est toute sa compréhension des liens humains. Et ce n'est pas un hasard si le premier lien humain est celui de la mère à l'enfant : méconnaître ce lien, c'est méconnaître l'humain. **NS**

\*Élaine Laroche est titulaire d'un doctorat de l'université Paris-IV (Sorbonne). Elle enseigne la philosophie au Collège François-Xavier-Garneau.

Ce texte est une version abrégée d'un article qui paraîtra dans le prochain numéro de la revue *Argument* (vol. 10, n° 2, printemps-été 2008).

#### Lectures suggérées :

Claude Habib, *Le consentement amoureux*, Hachette Littératures, 1998 ; Claude Habib, « Entre désir d'aimer et besoin d'autonomie : le dilemme moderne du féminin », *Argument*, vol. 4, n° 1, automne-hiver 2001 ; Christiane Singer, *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, Le livre de poche, Albin Michel, 2000.

1. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, T. 1*, Folio, chapitre 1, en particulier les pages 64 à 73.
2. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe, T. 1*, p. 71.
3. Les Archives de Radio-Canada, « Grandes entrevues », avec Wilfrid Lemoine, 13 novembre 1959.
4. Les Archives de Radio-Canada, « Grandes entrevues », avec Wilfrid Lemoine, 13 novembre 1959.